

Les livres

***L'économie vivante, son histoire et ses mécanismes*, par F. Ballvé. Un vol., 4½ po. x 7, broché, 176 pages. — Éditions Sedif, 30, boulevard Malesherbes, Paris, 1957**

Jacques Parizeau

Volume 33, numéro 3, octobre–décembre 1957

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001268ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001268ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parizeau, J. (1957). Compte rendu de [*L'économie vivante, son histoire et ses mécanismes*, par F. Ballvé. Un vol., 4½ po. x 7, broché, 176 pages. — Éditions Sedif, 30, boulevard Malesherbes, Paris, 1957]. *L'Actualité économique*, 33(3), 534–535. <https://doi.org/10.7202/1001268ar>

Tous droits réservés © HEC Montréal, 1957

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ligne. Les ports intermédiaires comme Buffalo et Oswégo devraient cependant souffrir du nouvel état de choses, car s'il doit y avoir transbordement, Montréal ou Québec se trouveront mieux placés: «l'histoire a prouvé à souhait, précisent les auteurs, que les ports importants s'établissent toujours à l'extrémité de la voie profonde sur les canaux» (p. 234). En vertu de la même règle, Sept-Îles paraîtrait cependant susceptible, avec le temps, d'enlever du trafic à Montréal. D'ailleurs, le problème du transbordement lui-même se pose selon la même perspective, vu que seuls les plus gros navires auront en général un intérêt à s'arrêter à Montréal (p. 124).

Enfin, estiment les auteurs, il n'est pas possible d'apprécier l'influence de la canalisation sur le commerce du blé sans penser aux effets généraux. Selon eux, le centre du continent va connaître une nouvelle poussée d'industrialisation, et voir s'accroître les avantages de localisation dont il jouit déjà en fonction d'un excellent système de transports intérieurs, d'une population active et d'une structure économique fondamentale puissante, qui se trouvera renforcée par un accès plus facile aux ressources naturelles canadiennes, notamment en ce qui concerne le minerai de fer (p. 240).

Comme on peut le voir, certaines des analyses et conclusions de l'ouvrage dépassent les cadres du cas du blé proprement dit. Elles peuvent servir à d'autres études portant sur d'autres produits ou industries en fonction de l'avenir d'autres ports ou d'autres régions. Elles corroborent également plus qu'elles ne controuvent certaines conclusions, forcément sommaires mais fondées sur des principes bien connus, qui ont été tirées à l'occasion sur le cas particulier de Montréal, mais qu'un optimisme trop commandé par des considérations politiques s'est empressé d'écarter comme indûment pessimistes.

François-Albert Angers

L'économie vivante, son histoire et ses mécanismes, par F. BALLVÉ. Un vol., 4½ po. × 7, broché, 176 pages. — ÉDITIONS SEDIF, 30, boulevard Malesherbes, Paris, 1957.

Les causes les plus valables, les plus acceptables, sont parfois compromises par le zèle intempestif et l'outrance de ses propagandistes.

Ce que Jacques Bainville disait de la monarchie et des porteurs de couronnes, pourrait être pastiché au sujet du libéralisme et de certains libéraux dont quelques-uns, groupés sous l'égide cocasse d'un *Point de Rencontre libéral-spiritualiste*, éditent ce petit volume haut en couleur.

Le libéralisme en effet ne présente, si l'on s'en remet à l'auteur, aucun inconvénient. C'est un régime naturel qui comme la vertu doit attirer l'homme de bien.

Les liaisons établies traditionnellement entre le libéralisme et certaines caractéristiques du marché doivent être répudiées avec vigueur lorsque ces caractéristiques ne sont pas vertueuses. C'est ainsi que «(le monopole) ne peut subsister longtemps dans un véritable système de libre entreprise et de libre-échange». «Une crise — c'est-à-dire une paralysie de toute l'économie — est une maladie du corps social, qui provient de ce qu'on est intervenu politiquement dans le fonctionnement de la vie économique.» «Le chômage n'est pas un phénomène intrinsèque à l'économie dite capitaliste.» On déduit d'ailleurs du commentaire

de l'auteur que si l'État n'intervenait pas et si les syndicats disparaissaient, le chômage disparaîtrait aussi.

La simplification sert ici à éviter les contemplations troublantes: C'est ainsi que le tableau de la science économique contemporaine comprend des noms tels que ceux de Hazlitt, Fisher, Röpke et Rueff, mais l'auteur posera sans sourciller que «les autres écoles économiques contemporaines . . . n'ont pas eu une grande importance». Que l'auteur n'apprécie pas les keynésiens, on pouvait s'en douter. Qu'il ne leur reconnaisse aucune importance véritable éclaire singulièrement la méthodologie de l'ouvrage.

Jacques Parizeau

Notre situation économique: progrès ou stagnation?

par JEAN-MARC LÉGER. Une brochure, 5¾ po. × 8¾, 56 pages. — LES ÉDITIONS DE L'ACTION NATIONALE, C.P. 221, Station «E», Montréal, 1957. (25 cents).

Cette petite brochure mérite d'être lue. Ce n'est pas l'ouvrage d'un spécialiste, mais d'un journaliste. Il s'agit cependant d'un journaliste de talent, et qui a des idées. Au surplus, pour établir ses bases, il a procédé par enquête auprès d'un certain nombre de personnes placées, soit dans le monde de la recherche économique, soit dans celui de la pratique des affaires, pour lui fournir des renseignements sûrs. Comme les travaux sur la situation économique des Canadiens français sont, au surplus, aussi rares que recherchés, la présente étude, si sommaire qu'elle soit forcément, sera susceptible de rendre service à bien des gens.

Comme sa profession l'y incitait, l'auteur ne s'en est d'ailleurs pas tenu à une froide nomenclature statistique ou empirique. Il a allié un essai d'interprétation à l'exposé des faits. Pour la majorité des lecteurs, cela ne fait qu'ajouter de l'intérêt. Son interprétation est d'ailleurs raisonnable, bien appuyée sur les faits, marquée au coin d'un sain réalisme. On peut ne pas partager toutes les conclusions que l'auteur en tire, mais toutes les conclusions restent formulées dans des termes modérés, qui les rendent plus aisément acceptables ou praticables.

François-Albert Angers

Consumer Economics, par JAMES-N. MORGAN. Un vol., 6 po. × 8½, relié, 440 pages. — PRENTICE-HALL, INC., New York, 1955.

Les ouvrages traitant de l'économie de la consommation se rangent en deux catégories assez différentes. Les uns s'attachent à décrire le comportement psychologique des consommateurs, à l'aide des fonctions d'utilité et des courbes d'indifférence. Plutôt théoriques, souvent même passablement détachés de la réalité concrète, ils offrent sûrement de l'intérêt pour l'économiste préoccupé d'analyser à fond des mobiles des sujets économiques, et d'introduire les phénomènes de consommation dans son schéma général d'équilibre, mais ne sont d'aucun secours au citoyen moyen, aux prises avec des problèmes budgétaires et soucieux de maximiser ses satisfactions.

La deuxième catégorie, celle précisément à laquelle appartient le présent ouvrage, n'accorde qu'une importance secondaire aux considérations théoriques,